

Contes et poésies

Un grand ciel existe sur une grande ville à l'identique du ciel sur la campagne. Mais voilà! on vit « dans » la ville. Aussi ai-je mis longtemps, très longtemps à découvrir cette vérité car, ce ciel, on ne le voit qu'en des circonstances exceptionnelles : en regardant du dernier étage d'un grand immeuble - encore y a-t-il un « si » : l'immeuble doit dépasser en hauteur tous les autres immeubles - ou encore du haut de la tour Eiffel. Seulement, personne n'habite au sommet des monuments.

Toute petite abeille, je suis lovée dans un petit appartement-alvéole ouvrant ses fenêtres sur cour, là où le ciel est réduit à un mouchoir de poche. Même grand comme le mouchoir à carreaux du grand-père morvandiau, il n'en est pas moins si petit que la respiration vous manque! Alors, vous allez le chercher dehors; mais la rue limite un ciel en forme de bande étroite. Avez-vous jamais imaginé ce que cela peut être que la privation de la vue du ciel infini?

Un beau jour de sortie parisienne, j'ai grimpé les nombreuses marches de la colonne de la Bastille et j'ai trouvé le ciel entier! A mes pieds s'étendait un ensemble de rues dessinant une belle ordonnance géométrique à l'infini. Si peu de verdure et tant de constructions... je déprime. Je préfère encore être avalée par la ville, pour ne pas la voir. A mon échelle, dans la cour

de l'école bituminée, je vois quelques marronniers plantés, bien alignés et taillés, pour ne pas être encombrants. Mais à leur pied, merveille! un peu de terre qui sent bon quand il pleut : c'est tout l'horizon de mes champs citadins. Pouvez-vous imaginer cela, vous dont le regard, à perte de vue, sillonne notre bocage verdoyant? Au printemps, la récréation me laisse guetter les petites graines d'où s'échappe une plantule, d'un vert si tendre et si fragile : c'est toute la nature libre dans cet univers artificiel. Quand elles sont assez grandes, je passe mes doigts à travers les barreaux des grilles « de protection » et je les prélève doucement. Alors, je tiens dans mes mains la vie, riche de ses racines qui me libère de cet univers : un instant, je ne suis plus prisonnière, je suis chez nous, au pays. La citadine obligée s'est évadée. Mais le sifflot de fin de récréation retentit et la ville me reprend. Fini le bonheur; il a été à la fois si court et si grand!

Savez-vous ce que c'est l'état d'émigrée citadine?

C'est être privée de la Liberté Essentielle de voir l'infini du ciel, la courbe harmonieuse de nos monts où s'affrontent, en un juste équilibre, le long des lisières, la forêt, nature primitive, et les champs cultivés, nature apprivoisée par l'homme.

C'est être privée de la Liberté Essentielle d'entendre le bruissement du vent dans les cimes des arbres, le gazouillis d'une source cachée au creux de son lit de mousse et tous les petits

bruits familiers qui délimitent le silence.

C'est être privée de la Liberté Essentielle de sentir l'odeur âcre des genêts, suave du chèvrefeuille et du seringat.

C'est être privée de la Liberté Essentielle de goûter l'âcreté des prunelles, l'acidité des groseilles, la douceur craquante des mûres, la délicatesse des fraises des bois.

C'est être privée du toucher collant des bourgeons qui éclatent au printemps après leur long sommeil hivernal, de la morsure d'une ortie, de la fraîcheur vivifiante du ruisseau.

Avez-vous imaginé tout cela et bien d'autres privations encore? Y pensez-vous lorsque, en été, reviennent ceux que vous appelez sans aménité « les Parisiens »? Vous qui êtes restés « au pays », imaginez-vous que ces exilés puissent avoir une sensation de grande injustice lorsqu'ils hument les senteurs sauvages exhalées par les herbes folles qui, exubérantes, s'échappent des fossés pour grimper à l'assaut des haies? Lorsqu'ils admirent toutes les nuances du vert au jaune qui foisonnent partout, le blanc perlé des liserons et les touches roses des silènes? Ils ont une telle overdose de bitume qu'ils fuient les routes et choisissent pour marcher les bas-côtés herbeux, que l'idée de descendre « en ville » leur donne la nausée... et pourtant, ce n'est qu'Autun la romaine et la médiévale adossée à ses collines boisées, face à la chaîne du Haut-Folin, devant sa plaine de prairies!

Surt le pré

Anne Menet

Dis maman, c'était comment le Morvan autrefois?

- Ah! ma petite digitale adorée, qu'est-ce que j'y sais!... Enfin, je peux quand même m'imaginer que, pour nous, la vie n'a guère changé. Tandis que pour les hommes, c'est autre chose. Autrefois *ça pipot pas, ça trimot dur, ça vivot d'ran, c'étoit jamais malade*. Maintenant ils n'ont plus la même résignation.

- Ah!

- Tu vois, pour nous, ce qui importe c'est l'herbe, les arbres, le ciel... Or si les hommes ne déversent ni herbicides, ni pesticides, ni fongicides, l'herbe devrait avoir le même goût qu'au-

trefois. Ce foin en fleur que tu vois de l'autre côté de la clôture ressemblera sûrement au pâturin, à l'houque ou à la flouve de nos grands-mères la Brunette ou la Mirabelle. Donc, pourvu que nous puissions faire les trois-huit : brouter, ruminer et dormir, que veux-tu de plus, ma fraise des talus?

- Ben... je ne sais pas, moi, gambader, porter des petits veaux, les allaiter, connaître le taureau.

- Mais tu es trop jeune pour ça, petite génisse de mon cœur, viens ici que je te lèche... Et puis si tu as faim, soulage ma mamelle, elle est trop lourde. Le maître tarde bien à venir, ce soir!... Cependant, tu sais, la vie n'est tout de même plus la même.

Autrefois nous étions quatre ou cinq dans l'ouche. On se connaissait bien. Maintenant, ils nous parquent à cinquante dans un même pré immense où il n'y a plus ni arbres ni haies pour s'abriter du soleil, du vent et de la pluie. L'hiver, nos grands-mères dormaient dans une étable nettoyée soir et matin. Le patron les caressait, les tondait. Elles sentaient sa présence dans leur dos. Ah! certes, elles étaient attachées, c'est vrai! Mais aujourd'hui, l'Martin il nous reconnaît à peine, ne nous appelle plus par nos noms. Nous dormons sur notre fumier et on nous pulvérise la litière en plein museau... Oui! ma petite fouine des traces, voilà le prix de notre liberté!

- Ah!... Mais dis, maman, pourquoi Lactée et Lolita sont parties, ce matin?

- C'est bien difficile à te dire, ma châtaigne sucrée. Tu vois, toi, tu manges le dactyle, la fléole, le chiendent... Eh bien, les hommes, eux, ils nous mangent! Ils nous font des caresses, ils nous nourrissent plus ou moins copieusement, mais en fin de compte c'est dans leur propre intérêt. Ils boivent notre lait et mangent notre chair. Alors, vois-tu, mon rossignol des nuits d'été, il vaut mieux que nous soyons bêtes à bouffer du foin sans rien comprendre à rien. Les manigances des hommes à notre



égard ne sont pas bien honnêtes. Je préfère les regarder avec mes yeux de bovin.

- Mais alors, maman, pourquoi as-tu voulu que je vienne?

- Mais je n'ai rien voulu, moi, ma fauvette des vernes! On a décidé pour moi. On m'a inséminée du sperme de Brutus, le taureau le plus performant, et vlan! Soubrette, fais-nous un petit veau, ou une génisse de préférence!

- Ah!...

- Oh! attention, ne broute pas là. Ne sens-tu pas le goût de la bouse de Lilliput?

- Oui! c'est vrai, ce n'était pas extra.

- Pour en revenir à ce que je te disais tout à l'heure, la vache a deux sous-produits : le lait et la bouse. Et comme me disait ma grand-mère, *la rose a des épines, la marde n'en a pas, oh! marde, marde divine, chaque chose a ses appâts...* Et t'inquiète!... les hommes savent quoi faire de nos bouses.

- Ah?

- Oui, ils fument leurs terres. Et il n'y a pas si longtemps, ils se chauffaient avec nos bouses sèches... Beurk!... Sur ce, mon coucou des petits matins de juin, pourquoi faire aujourd'hui ce que l'on peut remettre à demain? Assez ruminé : dormons!

- Oui... euh... cependant, maman, le Morvan de demain, peux-tu présumer de ce qu'il sera?

- Oh! ma baie des épines noires, pour nous l'avenir me semble moins sombre que pour les hommes, bien que notre sort soit lié au leur. Si les hommes ne

deviennent pas bêtes, la nature devrait rester la nature, et en particulier ici, dans le Morvan. C'est son atout. On devrait continuer d'y voir le même ciel, les mêmes collines, les mêmes graminées, les mêmes feuillus, un peu de sapins, qui sait? peut-être un peu moins. Il y restera quelques rares Morvandiaux de souche, cohabitant avec des assoiffés de liberté et beaucoup de Hollandais... Et avec



ça

- broute, ma laie des bois profonds -, c'est tout de même nous, en plus grand nombre que les hommes, qui animons le paysage de nos robes blanches... Oui! respire le parfum des fleurs d'acacia, de châtaignier, de chèvrefeuille! Sens l'odeur de la terre chaude et du foin coupé! Ecoute le frou-frou du vent dans le feuillage, le bruit doux de la pluie! Entends le chant des merles et des pouillots, le cri de la chouette dans la nuit! Regarde le ciel étoilé, la course de la lune! Vois les écureuils qui grimpent aux arbres, les ancolies dans les fossés, les hirondelles sur les fils! Dis-toi que tout ça, c'est à nous. Tu te rends compte? A nous!

- Qu'est-ce qu'on est riches, alors!

- Oui, ma fougère des routes

ombragées.

- Maman, j'ai encore une question. C'est quoi, ces caméras qui nous filment sans arrêt?

- Ah! là là!... Ce sont les moyens de communication modernes. Vois-tu, à la place d'une main chaude qui nous effleure, c'est désormais un œil mort qui nous regarde, un observateur virtuel qui nous lorgne et ne nous renvoie

v o i e

rien, ne nous donne rien.

Vois-tu, à la place d'un ou deux bords-coolies qui aidaient le père Martin à nous changer de pré, en aboyant à ses ordres, c'est avec une moto d'enfer qu'il nous rentre à la stabul', dans un de ces rodéos grotesques. On nous stresse aussi... Adieu le lait crémeux et la viande tendre!... Et puis, vois-tu, à la place des jolis noms - Pénélope, Source, Ondine... - qu'hieron nous donnait, aujourd'hui tu portes le matricule 7.99.02.58.370.53... Oui, ma puce chérie, bientôt tu auras ta photo sur le site internet denot'mait'!... J'en deviens folle!... ■

Ce texte a été primé lors du concours littéraire, présidé par Didier Cornaille, organisé par l'APEREM en août 1999.